



Colloque « Heurs et Malheurs du capitalisme »

Vendredi 4 février
IUFM Clermont Ferrand, Chamalières

L'avenir du capitalisme selon Joseph Aloïs Schumpeter

Asma Boutouizera, Yasmine Khenniche
Université de Bourgogne, LEG

L'avenir du Capitalisme selon Joseph Aloïs Schumpeter

Asma Boutouizera, Yasmine Khenniche¹
Université de Bourgogne, LEG

(Version provisoire)

Malgré la contribution de Schumpeter au développement du capitalisme, la vision qu'il avait sur son avenir reste pessimiste. Dans son livre *Capitalisme, socialisme et démocratie*² publié en 1942, Schumpeter s'interroge sur l'avenir du capitalisme ; à la question : « le capitalisme peut-il survivre ?³ » la réponse de Schumpeter est sans équivoque : « *Non, je ne crois pas qu'il le puisse* » (Schumpeter, 1979, p.220)⁴. A la question le socialisme peut-il fonctionner, il répond : « *A coup sûr, il le peut. [...] Il n'existe aucune fêlure dans la logique pure du socialisme* ». L'économiste autrichien semble rejoindre la conclusion de Karl Marx sur l'inéluctabilité de l'effondrement du capitalisme. Il était convaincu que ce système va céder sa place à un système socialiste. Dans l'un de ces derniers textes publiés, il écrit : « *nous nous sommes, à n'en pas douter, considérablement éloignés des principes du capitalisme de laisser-faire et aussi sur le fait qu'il est possible de développer et de réglementer les institutions capitalistes en sorte que les conditions de fonctionnement des firmes privées ne diffèrent plus guère de la planification socialiste authentique* » (Schumpeter, 1950, p. 438).

1. Pourquoi une telle affirmation ? Schumpeter était-il devenu marxiste ? Certes non, comment utilise-t-il la théorie de Marx ?
2. Comment Schumpeter définit-il le socialisme ? Est-ce le négatif du capitalisme ? disparition de la monnaie, du marché, de la propriété privée, etc. ?

Le point de départ consistera à évoquer une définition du capitalisme selon Schumpeter tout en montrant la place spécifique qui y occupent la monnaie et le crédit. Si le capitalisme prend une place importante dans les développements de l'économiste autrichien, son avenir ne se révèle guère prometteur. La question de l'avenir du capitalisme constituera la trame de la seconde partie.

LA PLACE DE LA MONNAIE ET DU CREDIT DANS L'ANALYSE SCHUMPETERIENNE

Dans sa *théorie de la monnaie et de la banque*, J.A. Schumpeter commence par la recherche de « l'essence » de la monnaie. Cette perspective le conduit à s'écarter de l'orthodoxie monétaire. En restant convaincu qu'une théorie du capitalisme doit passer nécessairement par

¹ Laboratoire d'Economie et de Gestion (LEG)/ Centre d'Études Monétaires et Financières (CEMF), Université de Bourgogne, Pôle d'Economie et de Gestion, 2 boulevard Gabriel, 21000 Dijon, France. asma-boutouizera@u-bourgogne.fr, yasmine.khenniche@u-bourgogne.fr

² *Capitalism, Socialism and Democracy*, ouvrage moins savant, s'adressant à un public plus large, mais qui demeure certainement le livre le plus lu et le plus commenté de Schumpeter.

³ La question est d'époque. Plusieurs économistes de renom se la posent également, tel Friedrich Von Hayek, dont *La Route de la servitude* paraît en 1944.

⁴ Joseph A. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, coll. « Payothèque », 1979 (traduit de l'anglais par Gaël Fain).

une approche économique monétaire, sa théorie monétaire repose sur une notion centrale, novatrice pour l'époque : « la comptabilité sociale ». Ce concept définit la monnaie non pas comme une marchandise, mais comme un vaste système d'enregistrement et de compensation des créances et des dettes qui se forment au sein d'une société : « [La notion de Comptabilité sociale] signifie que la monnaie est identifiée à un mécanisme d'enregistrement et de compensation des dettes et des créances, formées à l'occasion des opérations d'échanges. Dès lors, elle n'est ni une marchandise, ni un pur signe, mais un mode d'organisation des rapports économiques qui relève à la fois des actions individuelles et de la totalité sociale. Autrement dit, la monnaie est une institution indispensable à la représentation de l'économie » (Lakomski-Laguerre, 2002, p. 22).

Si la théorie monétaire⁵ de Schumpeter est restée longtemps dans l'ombre⁶, c'est parce que le caractère dominant de l'économie de son époque voulait que les lois de l'économie se révèlent indépendamment des facteurs monétaires, ou plus précisément, que la monnaie n'a pas beaucoup d'incidence sur le fonctionnement de l'économie. Selon les propres termes de Schumpeter, dans sa *Théorie de la monnaie et de la banque*, « l'analyse en terme réels se fonde sur ce principe : tous les phénomènes de la vie économique sont susceptibles d'être décrits en termes de biens et de services, de décisions les concernant et de relations entre eux. La monnaie n'entre dans ce tableau qu'en y jouant le modeste rôle d'un expédient technique adopté en vue de faciliter les transactions. [...] Ainsi a-t-on dit que la monnaie était un « vêtement » ou un « voile », cachant les choses vraiment importantes, et pour les ménages et les entreprises dans leur activité quotidienne, et pour les théoriciens qui les observe. Non seulement on peut rejeter ce voile chaque fois que nous analysons les traits fondamentaux du processus économique, mais il faut le faire, à l'instar d'un voile qui doit être ôté lorsqu'on veut voir le visage qu'il recouvre » (1983, p.389).

Le caractère de la monnaie comme institution sociale réside du fait que, dans une économie capitaliste soumise à la division du travail, tous les agents se trouvent reliés dans le cadre d'un réseau de paiement. Dans ce cadre, la monnaie n'est pas une marchandise mais un mode d'organisation des rapports économiques qui relève à la fois des actions individuelles et de la totalité sociale. A côté des trois fonctions traditionnelles de la monnaie, Schumpeter lui attribue en plus une dimension sociale, la monnaie dispose incontestablement d'un aspect collectif, mal pris en compte par l'approche orthodoxe. Cet aspect se manifeste notamment par l'importance de la confiance dans l'acceptation collective de la monnaie. Ainsi, au-delà de la conception marxiste du capitalisme comme un processus de transformation historique, Schumpeter propose de lier la genèse du capitalisme à la monnaie et au crédit. Dès lors, sa théorie du capitalisme doit nécessairement comporter une analyse approfondie des mécanismes de banque et de crédit. Schumpeter insiste sur le crédit comme le moyen de financer l'innovation. De ce fait, le système bancaire de crédit est à ce point fondamental, qu'il en vient même à définir l'économie capitaliste : "[...] Nous définirons le capitalisme à l'aide de trois particularités de la société industrielle : la propriété privée des moyens de production physiques; les profits privés et la responsabilité privée des pertes; et la création de moyens de paiement -billets de banque ou dépôts- par des banques privées. Les deux premiers traits suffisent à définir l'entreprise privée. Mais aucun concept de capitalisme ne demeure satisfaisant sans y avoir inclus l'ensemble de phénomènes typiquement capitalistes recouvert par le troisième" (1943, p. 113). Dès lors, la théorie du capitalisme doit nécessairement comporter une analyse approfondie des mécanismes de banque et de crédit.

⁵ Pour une évaluation de la pensée économique de Schumpeter et de sa contribution originale à l'analyse économique, voir O. Lakomski-Laguerre [2002].

⁶ Odile Lakomski-Laguerre (2002) évoque les travaux peu connus de Schumpeter sur la monnaie (sans doute du fait d'un obstacle linguistique).

Le crédit au cœur de l'analyse schumpétérienne

Selon la thèse schumpétérienne, le profit ne peut exister à l'équilibre ; il n'apparaît que dans un circuit d'évolution et cela grâce au crédit : « *J'affirme que pour sortir du circuit, un pouvoir d'achat supplémentaire est nécessaire. Aucune épargne n'étant présente dans le circuit, ce pouvoir d'achat doit être créé par un « producteur de crédit » que j'appelle banquier. J'affirme que l'ensemble du tableau que je brosse de la sorte représente l'essence de l'évolution d'un système capitaliste. A l'interprétation économique et volontairement schématique de tout un ensemble, il ne vous appartient pas de me répondre par des considérations de technique bancaire prises isolément* » (Schumpeter, 1935, p. 98). Ainsi, l'existence d'un entrepreneur qui innove et qui obtient auprès de la banque une monnaie créée *ex-nihilo*, lui permettra de détourner les facteurs de production de leur emploi d'équilibre : l'entrepreneur augmente la rémunération du facteur travail sans que cette augmentation n'épuise tout le supplément de produit d'où la formation d'un profit qui énoncera la rupture de l'équilibre ; c'est ce que Schumpeter appelle l'évolution : « *Sans évolution pas de profit, sans profit pas d'évolution* » (Schumpeter, 1935, p.447). Cela amène Schumpeter à affirmer que, sans le profit, l'économie ne peut pas entrer dans une phase d'évolution.

Dans ce contexte, Schumpeter définit le crédit comme la création d'un pouvoir d'achat nouveau. Les banques sont chargées de mettre des créances à la disposition des individus. Ces créances rendues disponibles pour l'entrepreneur le sont en contrepartie des profits que celui-ci réalisera dans l'avenir. Le pouvoir créateur du crédit permet de réaliser une production nouvelle par prélèvement d'une partie des facteurs de la production dans le circuit ; il attribue au crédit un rôle important dans la formation du profit : « *[...] Schumpeter pense, avec raison, que le profit représente la principale source du financement du capital additionnel. Mais ne pouvant pas l'expliquer dans le cadre de l'équilibre monétaire, il le fait avancer par le système bancaire* » (E. Sadigh, 2002, p.133).

Il se distingue ainsi des auteurs autrichiens tels que Wicksell et Hayek pour qui le crédit donne naissance à un excès d'investissement en capital par rapport à la capacité d'épargne réelle de la société. En créant de la monnaie, les banques offriraient aux entreprises les moyens nécessaires à l'investissement, d'abord sous la forme nominale (création monétaire) puis sous la forme réelle (épargne des ménages)⁷. Ainsi, le crédit vient perturber l'équilibre entre l'épargne et l'investissement ; il y'aurait dans l'économie, deux moyens de paiements (crédit et épargne) pour le même bien.

En reliant l'action des entrepreneurs à une logique d'endettement et aux contraintes monétaires qui en découlent, Schumpeter explique qu'une fois le contrat de crédit accepté « *le pouvoir d'achat nouvellement créé reste plus longtemps en circulation, et le remboursement au terme légal se fait alors le plus souvent sous forme de « prolongation ». Il ne constitue alors même plus un remboursement, mais une méthode pour éprouver périodiquement l'entreprise et la situation économique, et pour régler d'après cela la marche de cette dernière* » (Schumpeter, 1935, p. 159).

En acceptant de donner au système bancaire la possibilité de créer un pouvoir d'achat, Schumpeter écarte ainsi, l'idée que la production soit à l'origine de la formation des revenus. Or, le financement de l'investissement et de l'innovation doit avoir sa source dans le revenu

⁷ Le crédit bancaire provoque un bouleversement de la structure des prix, en particulier, une baisse des taux d'intérêt du marché sous le taux naturel, selon la théorie wicksellienne. Cette baisse entraîne à son tour une hausse de l'investissement, au-dessus de son niveau d'équilibre, lequel est déterminé par l'épargne. ce surinvestissement au sens où les biens d'équipement sont devenus excessifs par rapport à la demande de biens et services est financé par ce que Hayek appelle l'épargne forcée.

formé grâce à la production et non dans la monnaie créée à cette fin. Le profit n'apparaît pas à la création monétaire, mais trouverait plutôt son origine dans l'acte de la rémunération des services producteurs.

Le capitalisme selon Schumpeter

La conception du système capitaliste de Schumpeter introduit une définition entièrement monétaire du capital. Il serait selon lui, « *la somme de monnaie et d'autres moyens de paiements, qui est toujours disponible pour être concédée à l'entrepreneur* » (Schumpeter, 1935, p. 173). Dans cette optique une économie capitaliste est caractérisée par l'identité des processus de répartition et de production, ce sont une seule et même opération. C'est l'achat par l'entrepreneur de moyens de production qui détermine les revenus. La répartition des revenus n'est pas liée au prix des prestations productives, elle est indéterminée. Le partage de la production implique des règles de répartition. Schumpeter part de l'hypothèse que tous les individus reçoivent autant. Une unité de compte utilisée est l'unité de travail. Ce choix permet de donner une valeur déterminée à la demande totale de consommation des agents, à la quantité totale de biens de consommation, c'est à dire le produit social, ainsi qu'à la quantité totale des prestations productives non gratuites. Mais dans ce but n'importe quelle autre valeur de référence aurait pu être utilisée.

Selon Schumpeter, le moteur principal du système capitaliste est fondé sur l'entrepreneur, la monnaie et le crédit y occupent une place spécifique. On peut noter, avec Odile Lakomski-Laguerre que : « [Dans l'optique de Schumpeter], *le capitalisme est identifié à la notion de dynamique, qui est reliée, non seulement à la capacité créatrice des entrepreneurs, mais aussi et surtout à l'existence d'un système bancaire offrant une monnaie de crédit. C'est même ce dernier élément qui, chez Schumpeter, définit l'économie capitaliste* » (Lakomski-Laguerre, 2006, p. 250). L'entrepreneur n'est donc plus un *homoeconomicus*, au comportement calculateur et maximisateur mais celui qui introduit du nouveau au sein de la société. De ce fait, la routine économique et l'état stationnaire sont brisés par l'entrepreneur et ses innovations. Dès lors, l'évolution devient synonyme de nouveauté, de bouleversement des comportements économiques et des conditions de l'activité économique.

Dans son ouvrage *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, l'innovation constitue également une source essentielle de l'évolution économique et donc du capitalisme : « (...) *l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle – tous éléments créés par l'initiative capitaliste* » (Schumpeter, 1942, p. 121).

L'AVENIR DU CAPITALISME

Karl Marx ne se faisait aucun doute que le capitalisme devait disparaître à terme à cause de ses contradictions. Selon lui le capitalisme engendre une dynamique qui produit des effets contraires à ses principes (la libre concurrence et la propriété privée). Dans cette perspective, la disparition du capitalisme doit être précédée de crises révolutionnaires. Toutefois, Marx n'exclue pas la possibilité que des facteurs extérieurs (découverte scientifique, organisation du travail) soutiennent momentanément la baisse du taux de profit.

Dans son ouvrage *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), Schumpeter s'inspire de façon critique de Marx et y développe une réflexion sur les mouvements à long terme de l'économie comme de l'ordre capitaliste. Selon Marx, le capitalisme est un mode de

production qui assure un développement important des forces productives, mais dont l'existence est menacée à terme en raison de ses contradictions. « *Le capitalisme peut-il survivre ?* » s'interroge Schumpeter en 1942. La réponse de Schumpeter est connue : « *Non. Je ne crois pas qu'il le puisse* » ; il envisage aussi la fin inéluctable du capitalisme, mais là où Marx voit un effondrement dans une crise révolutionnaire, Schumpeter appréhende plutôt les choses en termes d'évolution historique disons "plus douce". Selon l'économiste autrichien, le capitalisme ne peut pas survivre dans la mesure où de nombreux facteurs, tel l'esprit d'innovation, devraient détruire les éléments moteurs du capitalisme. En absence d'innovation, le capitalisme est condamné car sa dynamique n'a plus de moteur. La cause en est l'apparition d'entreprises de plus en plus géantes : « *l'entreprise géante, après avoir éliminé les petites et moyennes entreprises éliminera l'entrepreneur et avec lui la bourgeoisie comme classe sociale matrice de l'évolution économique. Le progrès de l'économie est alors condamné à progressivement à ralentir au fur et à mesure que tombe ce « crépuscule de la fonction d'entrepreneur* » (Schumpeter, 1942, p.143).

Le processus de destruction créatrice et la disparition du capitalisme

Schumpeter a toujours présenté le capitalisme comme seul système susceptible d'engendrer l'innovation et le progrès économique. Pour autant il demeure pessimiste quant à l'avenir du capitalisme. En effet, la concentration économique, l'apparition de grandes entreprises (la multinationale) aboutit selon Schumpeter non seulement à l'élimination des entreprises de taille petite et moyenne, mais surtout à celle de l'entrepreneur qui disparaît pour laisser la place à une bureaucratisation qui détruit l'innovation et la liberté d'entreprendre. Le phénomène de destruction créatrice fonde le succès du capitalisme mais également son échec. C'est la raison pour laquelle on va focaliser notre analyse sur ce processus. Nous explicitons ensuite le paradoxe de destruction créatrice en présentant la thèse de l'auteur concernant la disparition du capitalisme. Contrairement aux approches classique et néo-classique, qui supposent un environnement économique stable, avec seulement des perturbations transitoires sur des marchés voués à l'équilibre concurrentiel, l'approche de Schumpeter est dynamique : « *Les formes nouvelles de production vont venir concurrencer les anciennes ; cette dynamique aboutira à la fameuse « destruction créatrice* » (Schumpeter, 1942, p. 113). Le concept de « destruction créatrice » est le sens même du capitalisme, il s'explique par le fait que des éléments vieillis de la structure économique vont disparaître du fait de l'évolution des produits, des procédés de production et de la demande. Une innovation entraîne une révolution dans l'économie qui se traduit par une destruction, et une création. : « *Ce processus de Destruction Créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré mal gré, s'y adapter. (...)* » (Idem, p. 106).

L'évolution cyclique du capitalisme

On a vu que pour Schumpeter, le capitalisme est par nature une forme ou une méthode d'évolution économique. L'évolution économique qui est le passage de la statique à la dynamique préfigure une notion importante « la destruction créatrice » développée par Schumpeter explicitement dans *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, et qui représente l'essence du capitalisme : « *Le point essentiel à saisir consiste en ce que, quand nous traitons du capitalisme, nous avons affaire à un processus d'évolution (...). Le capitalisme, répétons-le, constitue, de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir. Or, ce caractère évolutionniste du processus capitaliste ne tient pas seulement au fait que la vie économique*

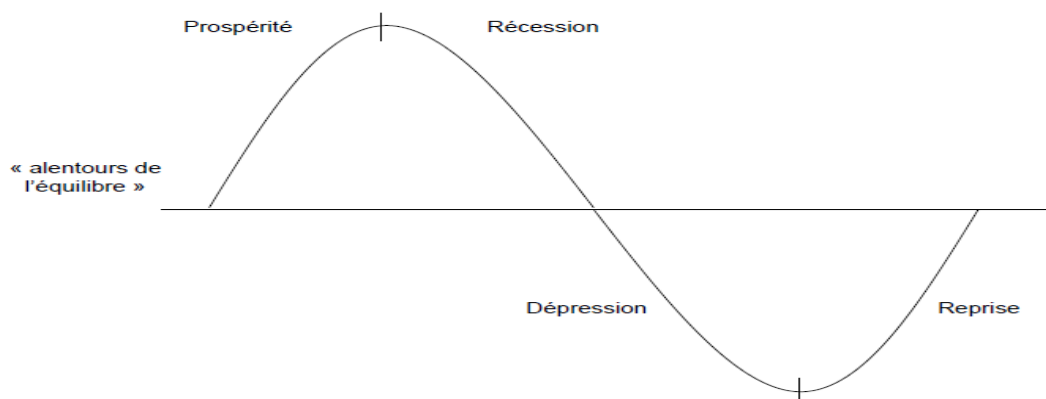
s'écoule dans un cadre social et naturel qui se transforme incessamment et dont les transformations modifient les données de l'action économique (...) Le caractère évolutionniste du régime ne tient pas davantage à un accroissement quasi-automatique de la population et du capital, ni aux caprices des systèmes monétaires (...) En fait, l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle - tous éléments créés par l'initiative capitaliste » (Schumpeter, 1942, p. 93).

Cette évolution est de type cyclique, nous présenterons ici les différentes phases :

L'essor : une phase d'expansion due à l'apparition en grappes de nouvelles combinaisons productives (Grappes d'innovation), cela s'explique par des profits qui engendrent une hausse des investissements. Aussi, des entreprises engendrent l'apparition d'autres nouvelles entreprises par le processus de l'imitation.

Le retournement du cycle : Les conditions d'une crise se développent lors de cette vague d'expansion. Elles résultent largement de mauvaises anticipations de la part des entrepreneurs imitateurs qui ont voulu profiter de la première vague d'innovation en imitant les innovations primaires. En plus, le phénomène d'imitation entraîne une baisse de la rente monopolistique et donc une baisse du niveau d'investissement et de l'activité économique. La chute du capitalisme s'explique donc par sa propre logique. Outre la « *disparition des occasions d'investissement* »⁸, c'est surtout le déclin de la fonction entrepreneuriale qui est la cause de la "transformation" (Schumpeter, 1942, p. 225) du système vers le socialisme. L'auteur écrit : "Un état plus ou moins stationnaire s'ensuivrait. Le capitalisme, qui consiste essentiellement en un processus d'évolution, s'atrophierait. Les entrepreneurs se verraient privés de tout champ d'activité et se trouveraient placés dans une situation très analogue à celle de généraux dans une société où la paix perpétuelle serait parfaitement garantie. Les profits et, simultanément, les taux d'intérêts convergeraient vers zéro. Les couches de bourgeoisies qui vivent de profits et d'intérêts tendraient à disparaître. La gestion des entreprises industrielles et commerciales ne poserait plus que des problèmes d'administration courante et son personnel prendrait inévitablement les caractéristiques d'une bureaucratie" (Idem, p. 185).

La récession et la dépression : Effondrement du système de crédit (tension sur les situations bancaires, manque de solvabilité,...).



CONCLUSION

⁸ Voir le Chapitre 10 du *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*.

La pensée de Joseph Schumpeter est à la fois une continuité et une rupture avec la pensée de Karl Marx. Les deux économistes ont une vision dynamique de l'économie et leurs conclusions sont semblables. Mais, à la différence de Marx, Schumpeter pense que le capitalisme est victime de son succès et non de ses contradictions internes. Les conditions qui provoquent la disparition du capitalisme sont différentes de celles proposées par K. Marx. En effet, l'économiste autrichien voit dans la bureaucratisation de l'économie un élément fondamental de sa disparition, du fait de l'émergence de grandes entreprises, au détriment des petites. Le capitalisme disparaît ainsi par la rationalisation du monde, processus décrit par Max Weber.

BIBLIOGRAPHIE

- AGLIETTA M., BERREBI L. (2007) *Désordres dans le capitalisme mondial*, Odile Jacob, Paris.
- DANNEQUIN F. (2006), « Braudel, Schumpeter et l'histoire du capitalisme », *L'Economie politique* n°29.
- LAKOMSKI-LAGUERRE O. (1999), "L'hypothèse de J.A. Schumpeter : la monnaie comme comptabilité sociale", *Cahiers d'Économie Politique*, n°35, automne, pp. 91-105.
- LAKOMSKI-LAGUERRE O. (2002), *Les Institutions Monétaires du Capitalisme. La pensée économique de J. A. Schumpeter*, Paris, L'Harmattan.
- LAKOMSKI-LAGUERRE O. (2006), « Le crédit et le capitalisme : la contribution de J. A. Schumpeter à la théorie monétaire », *Cahiers d'économie politique*, 2, n° 51, p. 241-264.
- SCHUMPETER J. A. (1935), *Théorie de l'évolution Economique*, 1935, Editions Dalloz (traduction française de la deuxième édition de *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*, 1926).
- SCHUMPETER J. A. (1942), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, 1990, Payot. (Traduction française de la deuxième édition de *Capitalism, Socialism and Democracy*, 1942).
- SCHUMPETER J. A. (1950), "La Marche au socialisme. Les perspectives du capitalisme américain", in *Capitalisme, socialisme et démocratie*, 1990, p. 433-447.
- SCHUMPETER J. A. (2005), *Théorie de la Monnaie et de la Banque*, 2 volumes, Paris, L'Harmattan.